

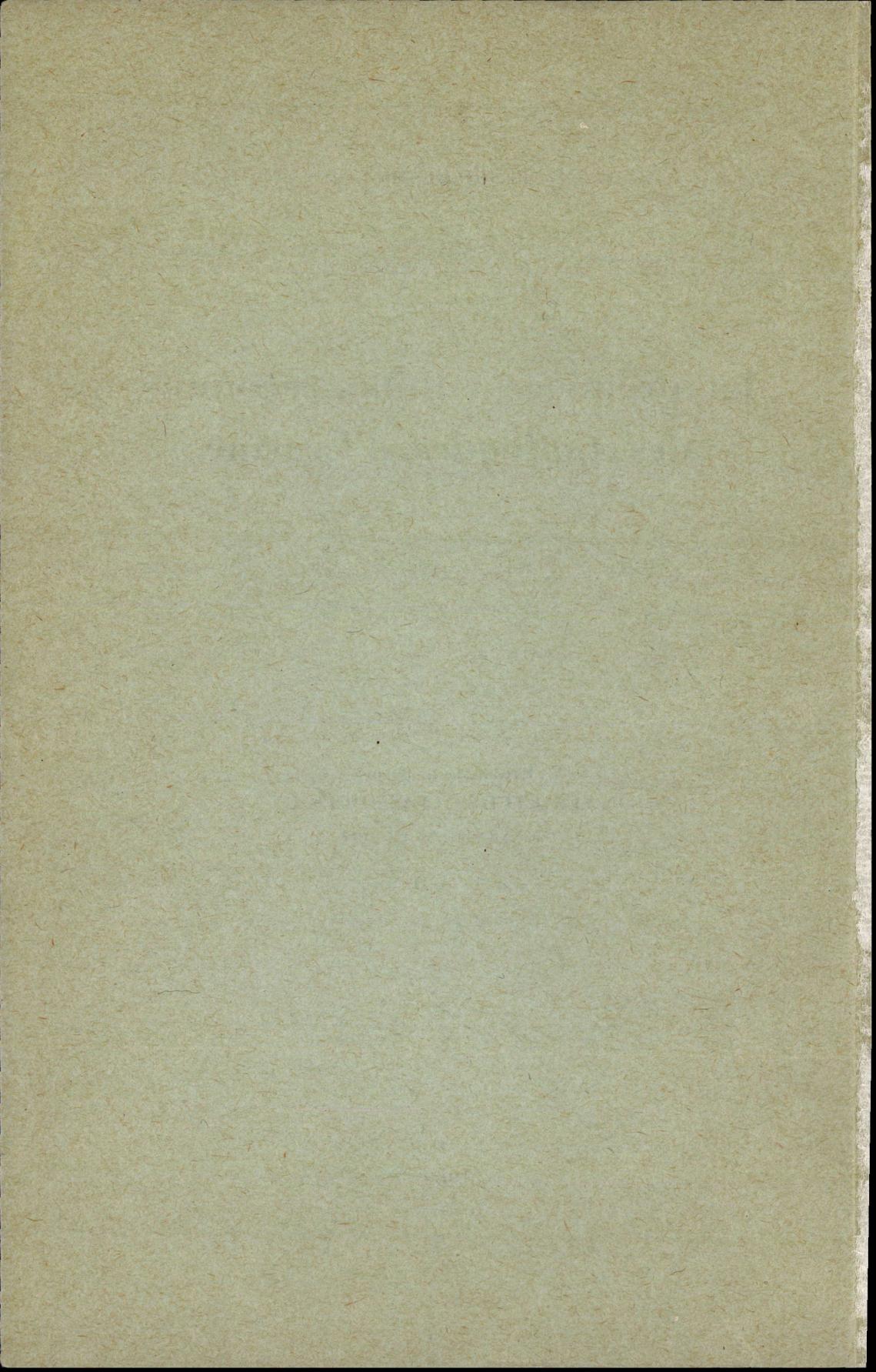
Fr. BIERLAIRE

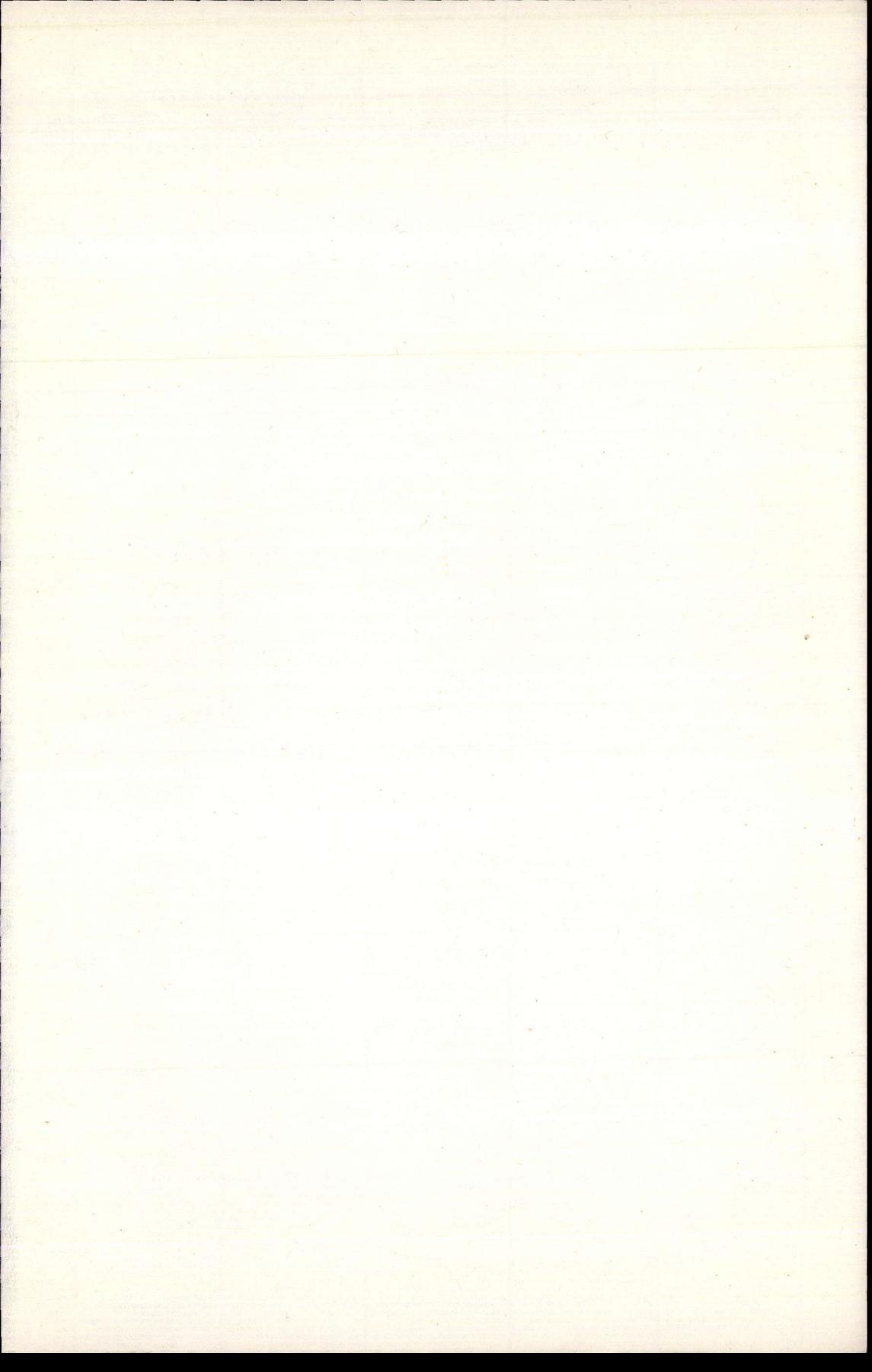
La première édition reconnue des *Colloques d'Érasme*

Extrait de la Revue
« LES ÉTUDES CLASSIQUES »

Tome XXXVII, N° 1 — 1969

NAMUR
1969





LA PREMIÈRE ÉDITION RECONNUE DES *COLLOQUES* D'ÉRASME

« Grâce à toi, j'ai eu, pendant quelques jours, l'impression de redevenir un enfant, tandis que j'adaptais à ton jeune âge mon style et mes idées. »

(Érasme à *Erasmus Froben*, Bâle,
28 février 1522, dans ALLEN, *Opus*,
t. V, p. 26, ep. 1262, l. 14-15)

Le *Libellus Colloquiorum*¹ de mars 1522 est un épais volume de plus de cent cinquante pages qui paraît à Bâle, chez Jean Froben. Il est intitulé « Formules d'entretiens familiers d'Érasme, utiles aux jeunes gens non seulement pour polir leur style mais même pour régler leur vie ». Ce manuel de beau langage et de belles manières fait suite aux « Formules d'entretiens familiers corrigées et même augmentées par Érasme », dont Thierry Martens donna, en octobre-décembre 1519², la deuxième édition revue par l'humaniste. En 1522, Érasme reconnaît enfin la paternité d'une œuvre qu'il s'empresse d'ailleurs de remanier de fond en comble, alors qu'il s'était jusque-là contenté d'y apporter quelques retouches³. C'est ainsi qu'un volume d'une soixantaine de pages se gonfle au point d'en compter plus du double : « La première partie de cet ouvrage qui est de moi sans être mon œuvre, écrit Érasme dans son *De utilitate colloquiorum*⁴, fut publiée par la légèreté de quelqu'un. La voyant accueillie des étudiants avec un vif enthousiasme, je fis servir cet engouement au progrès des études. Les médecins n'accordent pas toujours aux malades les aliments les plus salubres ; ils leur permettent quelquefois ceux qui excitent davantage leur appétit. J'ai voulu de même attirer par cette sorte d'appât le jeune âge, qui se laisse prendre plus aisément aux choses agréables qu'aux choses

1. L'expression est d'Érasme, cfr ALLEN, *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, t. V, p. 86 (ep. 1299, l. 54). Elle annonce le titre que prendra l'ouvrage en février 1526 : *Familiarium Colloquiorum opus*, cfr F. VANDER HAEGHEN, *Bibliotheca belgica*, éd. in-4^o, t. II, p. 508, Bruxelles, 1964 (= B. B.)

2. Voir notre article *Un manuel scolaire : les « Familiarium colloquiorum formulae » d'Érasme*, dans *Les Études classiques*, t. 36, pp. 125-139, Namur, 1968.

3. B. B., t. II, p. 487 (= E. 424).

4. ÉRASME, *Opera omnia*, éd. J. CLERICUS (= L. B.), t. I, col. 901 D-F.

sérieuses et correctes. J'ai donc retouché ce qui avait paru ; puis j'y ai ajouté des morceaux propres à former les mœurs, en m'insinuant en quelque sorte dans l'esprit des jeunes gens, qui, comme l'a dit sagement Aristote⁵, sont incapables de comprendre la philosophie morale, du moins celle que l'on enseigne dans des ouvrages sérieux. Si quelqu'un s'écrie qu'il est inconvenant pour un vieillard de s'amuser si puérilement, peu m'importe que ce soit un amusement puéril, pourvu qu'il soit utile. Du moment que l'on approuve les vieux grammairiens, qui encouragent l'enfance par des gâteaux, afin de lui faire apprendre les premiers éléments, je ne pense pas que l'on puisse me faire grief d'inviter par un attrait de ce genre la jeunesse soit à l'élégance de la langue latine, soit à la piété. Ajoutez que la sagesse consiste en grande partie à connaître les folles passions du monde et ses opinions absurdes. Je crois qu'il vaut mieux les apprendre par cet ouvrage que par l'expérience, qui est l'école des sots⁶. Les préceptes grammaticaux déplaisent à beaucoup de gens. La morale d'Aristote ne convient pas aux enfants ; la théologie de Scot encore moins ; c'est tout au plus si elle peut former le jugement des hommes faits. Cependant, il est très important d'inculquer de bonne heure aux jeunes esprits le goût des meilleures choses. Je ne sais s'il est des leçons plus fructueuses que celles qui sont prises en jouant⁷. Assurément, c'est une manière de tromper très respectable que de rendre service à quelqu'un par un mensonge. On loue les médecins qui trompent ainsi leurs malades. »

La genèse des « Formules d'entretiens familiers » nous est bien connue⁸ : cette suite, souvent désordonnée, de questions et de

5. ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, livre I, chap. 3.

6. La même idée est exprimée dans une lettre d'Érasme à son familier Daniel *Stibarus*, cfr ALLEN, *Opus*, t. VIII, pp. 166-167 (ep. 2161, l. 6-21).

7. L'importance du jeu dans la pédagogie érasmienne a été maintes fois soulignée. Pour Érasme, l'étude doit être un jeu : un des nombreux dialogues de cette édition de mars 1522 est d'ailleurs intitulé *Euntas in ludum litterarium*, cfr L. B., t. I, col. 654 A.-C. Gaspard, dans la *Confabulatio pia*, emploie la même expression pour désigner l'école, cfr L. B., t. I, col. 650 B et la prière qu'il prononce en s'y rendant (L. B., t. I, col. 649 E) est reprise sous le titre *Euntas ad ludum litterarium* dans les *Precationes aliquot (...) quibus Adolescentes adsuescant cum Deo colloqui*, cfr L. B., t. V, col. 1209 D. Ajoutons qu'Érasme définit les *Colloques* comme un *opus in hoc paratum, ut adolescentes per lusum discerent Latine dicere*, cfr L. B., t. IX, col. 929 E (*Declaratio nes ad censuras colloquiorum*).

8. La littérature érasmienne concernant les *Colloques* est considérable. On en trouvera un large aperçu dans la bibliographie de l'ouvrage récent de E. GUTMANN, *Die Colloquia Familiaria des Erasmus von Rotterdam* (*Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft*, t. 111), Bâle et Stuttgart, 1968. Nous nous permettrons cependant d'y ajouter quelques titres : L.-E. HALKIN, *Les Colloques d'Érasme* (textes choisis, traduits et annotés), 2^e éd. in-8°, Bruxelles, 1946 ; W. H. WOODWARD, *Desiderius Erasmus concerning the Aim and Method of Education*, New-York, 1964 (réimpression d'un ouvrage de 1904,

réponses, ces canevas de conversations familières, cette accumulation de formules diverses, à utiliser au jeu, à table, en promenade, c'est en quelque sorte le procès-verbal de certaines conversations « professionnelles » échangées au coin du feu par deux précepteurs parisiens, Érasme et Augustin Caminade. Ce dernier consignera dans un carnet les étonnantes exercices d'abondance verbale dictés par son ami, il s'en servira pour apprendre la langue latine à ses élèves, rédigeant ainsi une sorte de « livre du maître », en ajoutant ici un titre, là un personnage, ici une expression synonyme en langue vulgaire, française ou allemande. Vingt ans plus tard, *Beatus Rhenanus* ne prendra même pas la peine de corriger l'exemplaire de ce carnet de notes que lui remet un jeune Liégeois, Lambert de Holligne. Il laissera ce soin à celui qu'il considère comme l'auteur de ces exercices pratiques de conversation latine.

Ce dernier, peut-être parce qu'il avait l'intention de publier ces « Formules »⁹, dont il déclare pourtant n'avoir jamais possédé d'exemplaire¹⁰, s'empressera de désavouer cet ouvrage rempli de

avec une préface de C. R. THOMPSON) ; G. VALLESE, *Erasmo e Reuchlin*, 3^e éd. in-8° Naples, 1964 ; A. GAMBARO, *Un saggio su Erasmo e la traduzione d'un suo Colloquia*, dans *Il Saggiatore*, t. I, pp. 374-386, Turin, 1951 ; V.-L. SAULNIER, *Le Convivium poeticum d'Érasme*, édition avec traduction et notes, in-8°, Melun, 1948 ; H. de VOCHT, *The earliest English translations of Erasmus' Colloquia (1536-1566)*, dans *Humanistica Lovaniensia*, t. II, Louvain, 1928 ; H. de VOCHT, *Chaucer and Erasmus*, dans *Englische Studien*, t. 41, pp. 385-392, Leipzig, 1910 ; A. ROERSCH, *Un contrefacteur d'Érasme : Lambertus Campester*, dans *Gedenkschrift zum 400. Todestag des Erasmus von Rotterdam*, pp. 113-129, Bâle, 1936 ; A. BOMER, *Aus dem Kampfe gegen die Colloquia Familiaria*, dans *Archiv für Kulturgeschichte*, t. IX, pp. 1-73 ; J. HOYOUX, *Un « jeu » d'Érasme*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. IV, pp. 78-80, Paris, 1937 ; J. HOYOUX, *Le carême et l'hygiène au temps d'Érasme*, dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 67, pp. 111-120, Liège, 1950 ; I. TRENCSENYI-WALDAPFEL, *Antiquité et réalité contemporaine dans les Colloques d'Érasme*, dans *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, t. XV, pp. 205-230, Budapest, 1967 ; J.-P. MASSAUT, *Érasme, la Sorbonne et la nature de l'Église*, dans *Actes du Colloquium Erasmianum*, pp. 89-116, Mons, 1968 ; F. BIERLAIRE, *Érasme et Augustin Vincent Caminade*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XXX, pp. 357-362, Genève, 1968. On pourra également lire avec beaucoup de profit : H. F. M. PEETERS, *Kind en jeugdige in het begin van de moderne tijd*, Hilversum et Anvers, 1966 et E. GARIN, *L'éducation de l'homme moderne (1400-1600)*, in-8°, Paris, Fayard, 1968. Enfin, ce travail doit beaucoup à la thèse de doctorat de M^{me} M. DERWA, *Recherches sur le dialogue didactique des humanistes à Fénelon*, Liège, 1963.

9. Nous nous basons sur une lettre d'Érasme à Roger Wentford, dans ALLEN, *Opus*, t. III, p. 216 (ep. 772, l. 6-9) : « Praeterea si Dialogos lusorios et conviviales quos habes apud te, ad nos miseris, ita recognoscam ac locupletabo ut existimem futurum non aspernandum nostrae amicicie monumentum : nam tibi dicatos edendos curabo. » Cette lettre, adressée à un pédagogue anglais, est datée du 21 février 1518. — Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 833, l. 1-3.

10. Une première fois dans ses *Declarationes ad censuras Colloquiorum*, L. B., t. IX, col. 933 D et une seconde fois en 1536, cfr ALLEN, *Opus*, t. XI, p. 287 (ep. 3100, l. 11).

fautes. Mais il en donnera tout de même deux éditions corrigées et augmentées dans la seule année 1519. L'humaniste, qui travaille très vite, ne corrige même pas certaines invraisemblances que l'on rencontre dans ces *Formulae*, dont le caractère improvisé saute au yeux. Ainsi, l'un des personnages, Augustin, déclare à un certain moment qu'il lui est impossible d'assister au dîner donné par son interlocuteur, Christian : nous le retrouvons cependant au banquet, un peu plus tard ! Ce n'est qu'en mars 1522 qu'Érasme mettra un peu d'ordre dans tout ce fouillis. Il supprimera les expressions en langue vulgaire, ainsi que la publicité pour les écrits d'Érasme que Caminade glissait sans doute pendant ses leçons particulières et, surtout, dans ce qui sera plus tard le *Convivium profanum*, il remplace le personnage portant son nom, *Erasmus*, par un autre appelé *Erasmus*¹¹.

L'édition de mars 1522 se présente comme les éditions subreptices : les *Formulae* proprement dites sont suivies de la *Brevis de Copia praeceptio*, de la lettre de *ratione studii* adressée à Christian Northoff et du *Quis sit modus repetendae lectionis*. Ces deux courtes lettres sont publiées pour la dernière fois à la suite des *Formulae* : dès août 1522, nous les retrouvons en qualité de lettres-modèles dans la première édition du *De conscribendis epistolis*. Quant à la *Brevis de Copia praeceptio*, elle restera par contre partie intégrante des « Formules », dont elle forme d'ailleurs le prolongement¹².

Cette première édition reconnue des *Colloques* peut se diviser en plusieurs parties bien distinctes :

I) Neuf pages, consacrées aux formules de salutation, occupent les folios a³ r^o - a⁷ r^o ; elles correspondent aux trois premières pages des éditions subreptices. Mais ce qui n'était alors qu'un simple manuel de conversation se transforme maintenant en un traité de belles manières. Il ne s'agit plus seulement de bien parler, mais surtout de bien se conduire : « Ce n'est pas sans raison, commence Érasme, qu'un auteur nous enseigne de saluer avec cordialité¹³.

11. Les historiens des *Colloques* ne mentionnent pas ce changement, que l'on ne peut découvrir qu'en comparant les vocatifs des deux noms, *Erasmus* étant toujours abrégé dans l'édition de mars 1522. Même Mademoiselle GUTMANN, *op. cit.*, p. 14, n'a pas remarqué cette variante. Elle a pourtant fait de nombreuses collations.

12. F. BIERLAIRE, *Un manuel scolaire...*, dans *Les Études classiques*, t. 36, p. 127, n. 11, Namur, 1968.

13. PSEUDO-CATON, *Disticha (Poetae Latini minores*, édition de A. BAEHRENS, t. III, p. 215). L'expression figure également au début de l'*Inquisitio de fide* : « *Puerorum est cantilena : Saluta libenter.* » (L. B., t. I, col. 728 A). Érasme est l'auteur d'une édition de ces *Disticha*, cfr ALLEN, *Opus*, t. II, p. 1 (ep. 298, introduction).

En effet, un salut amical et flatteur ménage souvent l'amitié et fait disparaître toute antipathie ; il entretient en tout cas la bienveillance mutuelle et l'augmente même. Certaines personnes sont à ce point des Demeas et d'un caractère si sauvage que c'est à peine s'ils répondent à un salut. Chez de nombreuses personnes, cette sorte de vice est une affaire d'éducation plutôt que de nature. C'est une marque de politesse que de saluer les personnes que nous rencontrons, celles qui nous abordent, ou celles que nous approchons pour leur adresser la parole. Il en va de même pour celles qui font quelque travail, celles qui dinent, bâillent, ont le hoquet, éternuent ou toussent. C'est pousser trop loin la politesse que de saluer quelqu'un qui rote ou quelqu'un qui vomit. Et il est même fort incivil de saluer quelqu'un qui urine ou quelqu'un qui élimine des excréments. « Bonjour, papa », « Bonjour, petite maman », « Bonjour, mon frère » ; « Bonjour, respectable précepteur », « Bien le bonjour, mon oncle » ; « Bonjour, mon très cher neveu ». Il est poli d'ajouter le titre de parenté ou de relation, à moins qu'ils aient un côté déplaisant. C'est ainsi que nous appelons « mère » une belle-mère, « fils » un gendre, « père » un beau-père, « frère » le mari d'une sœur, « sœur » l'épouse d'un frère. Il faut agir de même avec les titres marquant l'âge ou la fonction. Vous serez en effet plus agréable à un vieillard, si vous l'appelez « père » ou « homme remarquable », plutôt que de lui donner un titre indiquant son âge. « Bonjour, gouverneur », « Bonjour, officier » ; mais non : « Salut, cordonnier » ou « Salut, chausseur ». « Bonjour, mon garçon », « Bonjour, jeune homme ». Les vieillards saluent des jeunes gens inconnus en leur donnant le titre de fils, ces jeunes gens en retour les appellent « père » ou « maître » (folios a³ r^o - v^o).

Après cette introduction, Érasme va, par une longue série d'exemples, illustrer son idée. S'inspirant manifestement de Plaute¹⁴, il commence par nous donner une liste des « bonjours affectueux de deux amoureux », puis il nous explique comment marquer notre considération à quelqu'un, notant au passage que les expressions : « Bonjour votre sainteté, votre grandeur, votre excellence, votre majesté, votre bonté, votre hauteur » sont des expressions populaires, plutôt que des formules approuvées par les érudits (folio a⁴ r^o). *Beatus Rhenanus* avait publié ces formules sans commentaire, sous le titre : *Licebit interim honoris gratia mutare salutandi formam hoc modo*¹⁵ ; en octobre-décembre 1519, Érasme avait déjà cru bon d'ajouter : *Quando receptum est, ut honoris gratia barbare loquamur*¹⁶. Ensuite, l'humaniste nous signale que souhaiter du bien

14. Voir PLAUTE, *Poenulus*, v. 365-367.

15. E. 405, p. 7 (la première édition subreptice est la seule à être paginée).

16. E. 424, folio b² r^o.

à son interlocuteur peut remplacer la banale formule de salutation. Et il nous montre comment le faire lorsqu'on s'adresse à une femme enceinte, à un commensal, à quelqu'un qui éternue, à quelqu'un qui entreprend une affaire. Il passe alors aux formules d'adieu, avant d'en venir à la manière de saluer quelqu'un par l'intermédiaire d'un tiers et à la manière de saluer quelqu'un revenant de voyage.

II) Après l'échange du traditionnel « bonjour », voici enfin le début de la conversation : Érasme propose à ses lecteurs diverses formules de conversation à utiliser lors d'une première rencontre. Ces *percontandi formulae in primo congressu* occupent les folios a⁷ r^o à c² r^o, soit vingt-trois pages. Mais les formules de jadis se déploient maintenant à l'intérieur de plusieurs dialogues qui sont loin d'être uniquement des modèles de conversation. Érasme, pour la première fois, rompt avec la tradition du colloque scolaire : quoique toujours soucieux d'abondance verbale, il aborde dans ces petites scènes des sujets importants, tels que le sort malheureux des pensionnaires du Collège de Montaigu, l'incompétence des médecins, la vocation religieuse, l'ambition des monarques, « qui se mettent en tête qu'ils sont des dieux et que le monde a été fait en vue de leur bon plaisir » (folio b¹ v^o), ainsi que l'influence pernicieuse des moines et des théologiens, « qui jettent de l'huile sur le feu et poussent à la guerre » (folio b¹ v^o — b² r^o).

Quatre dialogues opposent tout d'abord GEORGIUS et LIVINUS, qui revient de Paris assez mal en point : son compagnon l'interroge sur sa santé, sur son voyage et sur la situation en France. Certaines formules antérieures sont naturellement insérées dans leur conversation, par exemple : la *de valetudine formula* et l'*alia de valetudine formula* (folios a⁷ v^o et a⁸ r^o), ainsi que la *de statu percontandi formula* (folio b² r^o). D'étonnantes exercices de synonymie émaillent donc ces conversations à bâtons rompus :

LIVINUS. — *Ego Dei beneficio perpetuo bellissime valui. Semper prospера valetudine sum usus. Hactenus bona valetudine fui, fausta, incolumi, felici, prospера, sequunda, integra, basilica, athletica, pancratica valetudine*^{16bis} (folio a⁷ v^o) ou encore : GEORGIUS. — *Qua valetudine es ? LIVINUS. — Haud sane commoda, incommoda, perquam incommoda, infelici, parum prospера, parum sequunda, mala, adversa, infausta, imbecilli, dubia, mediocri, vix mediocri, longe alia quam vellem, tolerabili : qualem optem hostibus meis* (folio a⁸ r^o).

16bis. Sur ces trois dernières expressions, voir *Adag. 1786*, L. B. t. II, col. 660 A-B ; elles se rencontrent chez PLAUTE, *Bacchides*, 248 ; *Epidicus*, 20 et 56 ; *Persa*, 462.

Le cinquième dialogue oppose MAURICIUS et CYPRIANUS, qui a connu, à la douane anglaise, les mêmes ennuis qu'Érasme¹⁷. Son ami s'empresse de le consoler : « Il vaut mieux perdre sa bourse que la vie. Perdre son argent est moins grave que perdre sa réputation. (...) On ne peut en aucune façon lutter contre la mort, on peut difficilement réparer la perte de son honneur, mais il y a de nombreux moyens de réparer une perte d'argent. (...) Tu vois donc que le savoir et la vertu sont les biens les plus sûrs, car ils ne peuvent nous être enlevés et ils n'accablent pas celui qui les possède (folio b³ r^o). »

Dans le sixième dialogue entre CLAUDIUS et BALBUS, il est surtout question de l'apprentissage du français : CLAUDIUS. — Connais-tu déjà la langue française ? BALBUS. — Assez bien. CLAUDIUS. — Comment l'as-tu apprise ? BALBUS. — C'est que mes maîtres n'étaient vraiment pas muets¹⁸. CLAUDIUS. — Lesquels ? BALBUS. — Des petites bonnes femmes, plus bavardes que n'importe quelle tourterelle¹⁹. CLAUDIUS. — En pratiquant ce jeu-là, nous apprenons facilement à parler. Prononces-tu correctement le français ? BALBUS. — Mieux que cela, je parle le latin avec l'accent français. CLAUDIUS. — Tu n'écriras donc jamais de bons poèmes. BALBUS. — Pourquoi donc ? CLAUDIUS. — Parce que le nombre suffisant de syllabes te fait défaut. BALBUS. — La qualité me suffit (folio b³ v^o). »

Le septième dialogue est intitulé *Domestica confabulatio* : PETRUS vient proposer une petite promenade à son ami IODOCUS, qui ne quitte jamais ses livres. C'est pour Érasme l'occasion d'introduire dans leur conversation la formule *Studes continue* : « PETRUS. — Tu es beaucoup trop attaché à tes livres. Tu t'attardes trop devant ta table de travail. Tu t'affaiblis à travailler si immodérément. IODOCUS. — Je préfère m'épuiser à l'étude que de dépit d'amour. PETRUS. — Mais nous ne vivons pas pour étudier : nous n'étudions que pour mener une existence plus agréable. IODOCUS. — Il me serait agréable, en vérité, d'être surpris par la mort penché sur mes papiers. PETRUS. — Je veux certes bien que tu t'attardes à ta table, mais pas que tu y meures (folio b⁵ r^o). »

17. Cfr P. SMITH, *A key to the Colloquies of Erasmus*, dans *Harvard Theological Studies*, t. XIII, p. 4, n. 1, Cambridge (Mass.), 1927 et ALLEN, *Opus*, ep. 118 et 145.

18. Érasme conseille à son familier Daniel *Stibarus* de suivre la même méthode, cfr ALLEN, *Opus*, ep. 2079, l. 13-20 : « Note cependant qu'une seule française ne t'aidera pas moins à apprendre la langue de son pays que trente hommes. Si tu veux progresser, la méthode la plus sûre est de te familiariser avec les inflexions des noms et des verbes, en te référant bientôt à des livres écrits en bon français. Mais prends un maître ou, si tu préfères, une maîtresse. » Voir F. BIERLAIRE, *La familia d'Érasme*, p. 82, Paris, 1968.

19. Voir *Adag.* 430, L. B., t. II, col. 193 B-C et THÉOCRITE, 15, 88 (édition A. S. F. GOW).

Le huitième dialogue, entre **GILLES** et **LÉONARD**, traite d'un sujet sérieux, qui sera développé en août 1523 dans les colloques *Virgo misogamos* et *Virgo paenitens* : la fille de Gilles, « déjà nubile, apte à prendre mari, mûre pour le mariage, convenant déjà à un époux, déjà sortie de sa dix-septième année, comptant plus de dix-huit printemps, déjà entrée dans sa dix-neuvième année, âgée de dix-huit ans », veut en effet s'unir au Christ :

« **LÉONARD**. — Celui-là a vraiment un grand nombre de fiancées. A-t-elle épousé le diable, celle qui vit chastement avec son mari ? **GILLES**. — Je n'en ai pas l'impression. **LÉONARD**. — Quel dieu a inspiré cette idée à ta fille ? **GILLES**. — Je l'ignore, mais on ne peut la détacher de ce dessein par aucun raisonnement. **LÉONARD**. — Vois si ce ne sont pas des enchantereurs qui l'y poussent et l'attirent. **GILLES**. — Je connais ces voleurs d'enfants. J'écarte soigneusement de chez moi cette engeance. **LÉONARD**. — Qu'as-tu l'intention de faire ? Céderas-tu au désir de ta fille ? **GILLES**. — En ce qui me concerne, je combattrai ce projet autant que je le pourrai. Je tenterai tout ce qui est en mon pouvoir pour la faire changer d'avis. Mais si elle persiste dans son intention, je ne m'opposerai pas à sa résolution, de peur de ne paraître, par hasard, vouloir entrer en conflit avec Dieu, ou plutôt avec les moines. **LÉONARD**. — Voilà de bien pieuses paroles. Mais, je t'en prie, fais en sorte de bien explorer la constance de la jeune fille, afin qu'après coup, lorsqu'il ne sera plus possible de revenir en arrière, elle ne regrette pas son geste (folio b⁵ v^o — b⁶ r^o). »

Dans le neuvième dialogue, **MOPSUS** rend visite à **DROMO**. Érasme introduit ici la formule *Impedio te* et sa réponse : « **MOPSUS**. — J'entrave, j'interromps, je perturbe peut-être tes affaires. **DROMO**. — Tu romps plutôt l'ennui qu'engendre l'inaction. **MOPSUS**. — Pardonne-moi, si je t'interpelle à un mauvais moment. **DROMO**. — Bien au contraire, tu arrives à point nommé. Nous souhaitions ta présence. Ton arrivée m'est très agréable. **MOPSUS**. — Peut-être débattiez-vous quelque importante affaire ? Je ne voudrais pas vous en empêcher. **DROMO**. — Loin de là ! Tu surviens comme le loup de la fable²⁰. Il était en effet question de toi (folio b⁶ v^o). »

Érasme insère dans le dialogue suivant, qui met aux prises **SYRUS** et **GETA**, trois formules antérieures : *Studes continue*, *Irrides me* et *Rem ipsam dico* (folios b⁷ r^o-v^o) : « **SYRUS**. — (...) Tu étudies

20. Sur cette expression proverbiale que nous retrouvons chez CICÉRON, *Lettres à Atticus*, XIII, 33, 4 ; TÉRENCE, *Adelphes*, v. 537 et même PLAUTE, *Stichus*, v. 577, voir ÉRASME, *Adages*, L. B., t. II, col. 916 A et 1065 B-F. Il s'agit du proverbe français : « Quand on parle du loup, on en voit la queue. »

perpétuellement. *GETA*. — On n'étudie jamais assez. *SYRUS*. — C'est vrai, mais il faut cependant garder une certaine mesure. Il ne faut certes pas négliger tout à fait l'étude, mais il faut cependant savoir parfois l'interrompre. Il ne faut pas la rejeter, mais la relâcher. Ce qui est perpétuel n'a rien d'agréable. *Il faut user modérément des plaisirs*²¹. Toi, tu ne fais rien d'autre qu'étudier. Tu étudies sans arrêt. Tu es continuellement penché sur tes livres. Tu restes sans cesse accroché à tes papiers. Tu étudies jour et nuit. Jamais il ne t'arrive de ne pas étudier. Tu es assidu à l'étude. Tu es sans interruption absorbé par tes livres. Ton travail n'a aucune fin, ni aucune mesure. Tu ne mêles à ton travail aucun moment de repos. Tu ne remets ni n'interromps jamais tes activités intellectuelles. *GETA*. — Voilà que tu recommences. Tu te moques de moi comme tu en as l'habitude. En vérité, ce que tu fais, c'est te jouer de moi. Tu te moques de moi avec esprit. Tu joues au poète satirique. *Tu me tiens sous ton nez crochu*²². Tes sarcasmes ne me trompent pas. Tu es vraiment en train de jouer au plaisantin avec moi. Je suis pour toi un sujet de raillerie. Tu te ris de moi. Je suis un sujet d'amusement pour toi. Tu joues et fais des plisanteries à mon propos. Par la même occasion, mets-moi des oreilles d'âne. Les livres eux-mêmes, recouverts qu'ils sont de poussière et de moisissure, disent à quel point je suis immodéré dans le travail. *SYRUS*. — Que je meure si je ne parle pas du fond du cœur. Que je périsse si j'invente quoi que ce soit. Je dis ce que je pense. Je dis ce qui est. Je parle sérieusement. Je parle sincèrement. Je n'affirme que ce que je pense. »

SYRUS et *GETA* poursuivent ensuite leur conversation, Érasme mettant dans leur bouche deux autres formules antérieures considérablement remaniées : *Cur non visis* et *Non licuit per occupationes* (folios b⁷ v^o - b⁸ v^o).

Enfin, Érasme introduit de toutes nouvelles formules qui nous sont proposées par *IACOBUS* et *SAPIDUS* : *Mandandi ac pollicendi, Successus, Gratia, Responsio* (folios b⁸ v^o - c² r^o). L'humaniste nous montre en quels termes confier une mission à un ami, comment promettre son concours, se féliciter du succès de cette mission, exprimer ses remerciements et répondre à ces remerciements.

III) Avec ces petits dialogues, qui parviennent déjà à tenir le lecteur en haleine, mais surtout avec les *Alia in congressu* qui leur font suite (folios c² r^o à f³ v^o), nous assistons véritablement à la naissance des *Colloques* : aux formules de conversation latine,

21. JUVÉNAL, *Satires*, 11, 208.

22. Sur ce proverbe qui signifie « se moquer de quelqu'un », voir ÉRASME, *Adages*, L. B., t. II, col. 307 D-F.

Érasme « juxtapose en passant diverses conversations susceptibles de favoriser les bonnes mœurs²³ », « indépendamment de la pureté du style, il introduit des instructions sur la religion²⁴ », car son but est d'aider son filleul *Erasmus Froben* à « apprendre les rudiments de la piété²⁵ ». Mais il ne perd pas de vue ce qui était son but premier, à savoir l'apprentissage de la langue latine : comme dans les futurs *Colloques*, on sent chez Érasme, en lisant ces saynètes, le souci de « passer en revue tous les objets, tous les phénomènes naturels, toutes les situations courantes, de façon à fournir aux étudiants en latin un vocabulaire complet, un manuel de conversation si l'on veut, envisageant tous les cas usuels et fournissant la phrase adéquate à dire dans toutes les situations et notamment dans leurs jeux, dans leurs dîners, dans leurs promenades²⁶ ». Ces *Alia in congressu*, dont les premiers titres courants variables n'apparaîtront qu'en août-septembre 1524²⁷, mettent en effet aux prises les personnages les plus divers : des pèlerins, un militaire et un « civil », un maître et son valet, un précepteur et son élève, des jeunes gens qui jouent ou qui étudient... Dans chaque dialogue, Érasme propose à ses lecteurs des expressions proverbiales, des tours familiers, tout un vocabulaire précis et nuancé. Ainsi *Herilia*, tout en énumérant les nombreuses tâches d'un *famulus*²⁸, est une véritable leçon de vocabulaire domestique et même équestre. Les *lusus pueriles* fournissent le vocabulaire approprié à différents jeux et même les mots à utiliser pour obtenir du précepteur la permission de jouer... *Saltus* passe en revue les différents sauts, *Venatio* fourmille de noms d'animaux. Quant au dernier dialogue, entre *CORNELIUS* et *ANDREAS*, il dresse la liste des principaux instruments de travail d'un écolier... Enfin, l'humaniste n'hésite pas, quand cela lui chante, à reproduire textuellement certaines formules antérieures, notamment dans le *De captandis sacerdotiis* : *CORNELIUS*. — *Sum tibi ludibrio. Illudis mihi, et illudis me. Ioco me tractas in re neutquam iocosa. PAMPHAGUS*. — *Minime rideo, id quod res est dico. Non rideo quidem, imo rem ipsam dico. Serio loquor. Ex animo loquor. Simpliciter loquor. Vera loquor* (folio c⁶ v^o).

Nous n'étudierons pas ici ces premiers *Colloques* qui occupent une cinquantaine de pages dans l'édition de mars 1522. Ils méritent

23. *L. B.*, t. I, col. 897 F.

24. *L. B.*, t. I, col. 902 D.

25. ALLEN, *Opus*, ep. 1262, l. 11-12 (préface de cette édition).

26. Cette belle définition des *Colloques* est tirée de l'article de Monsieur J. HOYOUX, *Pédagogie et littérature dans les dialogues latins du XVI^e siècle*, dans *Geschiedenis in het onderwijs*, 7^e année, n° 66-67, col. 791-804, Anvers, 1962.

27. *B. B.*, t. II, p. 505 et E. GUTMANN, *op. cit.*, p. 18, n. 35, 37 et 40.

28. Voir à ce sujet F. BIERLAIRE, *La familia d'Érasme*, pp. 32-35.

à eux seuls une étude approfondie. Nous nous intéresserons néanmoins, dans un autre article, aux critiques dont plusieurs d'entre eux ont été l'objet de la part des théologiens de Louvain²⁹.

IV) Les trois premières parties de l'édition de mars 1522 occupent les quatre-vingts premières pages d'un volume qui en compte plus du double. Elles correspondent aux quinze pages initiales de l'édition d'octobre-décembre 1519 mais, nous l'avons vu, toute collation suivie entre les deux textes est impossible. A partir du folio f³ v^o, par contre, cela devient possible : les formules antérieures reprennent en effet leur cours normal, quoique les personnages portent des noms différents³⁰. Érasme s'inspire directement des éditions subreptices, il suit exactement le même fil, mais il se montre enfin soucieux de corriger les invraisemblances, de remédier aux improvisations, de combler les lacunes des éditions antérieures, souvent remaniées à la hâte.

Ainsi, la toute première formule (*Agendi gratias*) est allongée et même dotée d'une réponse. En octobre-décembre 1519, Augustin déclarait : « Tu m'as fait plaisir en m'écrivant de temps en temps. Je te remercie de m'avoir écrit assez fréquemment. J'ai de l'affection pour toi, qui n'as pas dédaigné m'envoyer une lettre de temps en temps. Je te sais gré d'avoir utilisé de fréquentes lettres pour te rappeler à mon bon souvenir. Je te remercie des paquets de lettres que tu m'as fait parvenir. Un très grand merci pour les missives reçues si souvent. Je ne sais comment t'exprimer ma gratitude pour toutes les lettres dont tu m'as gratifié³¹. » Supprimant cette dernière phrase, Érasme ajoutera en mars 1522 : « Tu m'as fait grand plaisir en me jugeant digne de tes lettres. Je te suis redevable des lettres pleines d'humanité que tu m'as envoyées. Je considère comme un grand honneur le fait que tu n'aises pas trouvé accablant de m'écrire. » De plus, l'humaniste mettra une *Responsio* dans la bouche de Christian : « Bien au contraire, je dois me faire pardonner mon impudence, moi qui n'ai pas craint d'importuner par mes lettres très peu littéraires un homme si occupé et si savant. Je reconnaiss bien là ton humanité habituelle, quand tu réserves un bon accueil à mon audace. Je craignais que mes lettres ne t'aient offensé, car tu

29. Cette étude paraîtra vraisemblablement dans les *Miscellanea Erasmiana* que l'Université de Louvain compte consacrer cette année à la mémoire d'Érasme.

30. Ce qui permet d'ailleurs à Érasme de corriger l'invraisemblance signalée plus haut : Pierre et Christian dialoguent ; Pierre invite Christian à dîner, mais celui-ci décline l'invitation, car il attend lui-même des invités. Les deux amis se séparent et c'est à ce moment que Christian, rencontrant Augustin (*In occursu*), l'invite à sa table : c'est l'annonce du *Convivium profanum* qui va suivre.

31. E. 424, folio b⁴ r^o (p. 16).

ne me répondais vraiment rien. Tu n'as pas à me remercier : il me suffit amplement que tu prennes en bonne part mon instance (folios f³ v^o - f⁴ r^o). »

Autre exemple de ce perpétuel souci pédagogique d'Érasme, la formule *Nova omnia*. En 1519, Augustin déclare : *Nihil non novum. Mutata omnia. Novata omnia. Omnia nova*³². En mars 1522, Érasme fera dire à Christian : *Nihil non novum. Mutata omnia. Novata singula. Universa nova* (folio f⁶ r^o). Au moment où les *Colloques* deviennent « livre de sagesse », plutôt que manuel de grammaire et de conversation latine, Érasme ne renonce donc pas à son but premier, la pureté du style ; il donne lui-même l'exemple, polissant et repolissant son texte, dévoilant toutes les ressources de la synonymie et les bienfaits de l'abondance verbale.

D'autre part, lui qui conseille à ses lecteurs de lire un texte la plume à la main, afin de noter les proverbes, les sentences et les fables³³, il insère ici et là certaines expressions proverbiales ou métaphoriques, auxquelles il consacre par ailleurs l'une ou l'autre colonne dans ses *Adages*. Ainsi, quand Pierre prie Christian de lui dire exactement le jour de sa visite, ce dernier lui répond : « Si tu me presses, je t'indiquerai un jour digne de l'usage sybarite³⁴, afin que tu aies le temps de te préparer. PIERRE. — Quel est donc ce mot ? CHRISTIAN. Les Sybarites invitent leurs convives un an à l'avance, afin que l'hôte, aussi bien que son invité, aient tout le temps de se préparer. PIERRE. — Bon vent aux Sybarites et à leurs banquets ennuyeux. C'est un copain que j'invite à ma table, pas un Satrape (folio g¹ r^o). » Gageons que plus d'un écolier du XVI^e siècle consignera cette expression dans son carnet de lieux communs...

Érasme va même parfois jusqu'à citer ses sources. « Tu me racontes là une chose incroyable », réplique Christian à Augustin, qui vient d'évoquer le long sommeil d'Épiménide ; « Un mensonge si malhonnête ne te fait-il pas honte ? Cette fable est bien digne d'être rapprochée des récits véridiques de Lucien. PIERRE. — Bien au contraire, je te rapporte un fait qui nous a été transmis par les auteurs les plus sérieux. A moins que, par hasard, Aulu-Gelle soit pour toi un témoin peu sûr³⁵. CHRISTIAN. — En vérité, tout ce qu'écrit cet

32. E. 424, folio c¹ v^o (p. 19).

33. Dans le *Quis sit modus repetendae lectionis*, par exemple, cfr F. BIER-LAIRE, *Un manuel scolaire* ..., p. 137 et n. 64.

34. Voir à ce sujet ÉRASME, *Adages*, L. B., t. II, col. 469 D.

35. Nous n'avons pas trouvé trace de cette histoire chez AULU-GELLE mais chez PLINE, *Histoire naturelle*, VII, 175 ; LUCIEN, *Timon*, 6 ; DIOGENE LAËRCE, I, 109. Un *adage* est consacré au sommeil d'Épiménide, cfr L. B., t. II, col. 358 A-B.

auteur est pour moi comme toutes les feuilles de la Sybille³⁶ (folio f⁶ v^o). »

D'autre part, l'humaniste répare avec beaucoup de finesse une maladresse commise dans l'édition d'octobre-décembre 1519, où il avait introduit ce curieux passage : « CHRISTIAN. — Quelle sera ton attitude, si j'amène l'une ou l'autre ombre ? CHRISTIAN. — Comme tu veux, pourvu qu'il ne s'agisse pas d'ombres noires. AUGUSTIN. — Et si j'amène N. ? CHRISTIAN. — Le scotiste ? AUGUSTIN. — Mieux que cela, l'Ecossais, si cela te chante. CHRISTIAN. — Eh bien ! Il sera le bienvenu, à condition qu'il laisse chez lui ses énigmes de sophiste, son vain verbiage, ses fourberies, son arrogance, sa virulence, son rire sardonique, ses grands airs de Thrason, sa suffisance³⁷. » Dans une lettre du 1^{er} février 1520, Lee s'insurgera contre ces « accusations calomnieuses, virulentes et fourbes au plus haut point, que, écrit-il à Érasme, tu me craches à la figure dans les *Colloques familiers*, cette œuvre que tu as conçue adolescent mais que, devenu plus vieux, tu as rendue célèbre, il n'y a pas si longtemps et de façon plus que juvénile, par cette folle addition et presque grâce à elle seule³⁸. » Dans son *Apologia*, Érasme répliquera avec beaucoup d'habileté : « Je vous le demande, qu'y a-t-il dans ce passage qui se rapporte à Lee, à moins qu'il ne veuille vraiment se reconnaître... Est-il le seul Scotiste, ou bien est-il un Scotiste si insigne que l'on puisse le reconnaître à cette seule marque³⁹ ? » Il supprimera néanmoins l'insertion incriminée et la remplacera par un passage charmant, qui en apprend davantage aux lecteurs soucieux de culture antique : « PIERRE. — Mais avec qui viendras-tu ? CHRISTIAN. — Avec une ombre. PIERRE. — Tu ne pourrais pas agir autrement, si du moins tu viens en plein jour. CHRISTIAN. — Mais j'ai l'intention d'amener l'une ou l'autre ombre à grandes dents, afin que tu ne m'aies pas invité sans risque pour ta personne. PIERRE. — Eh bien ! A ta guise, à condition que tu ne m'amènes pas des fantômes. Mais explique-moi, si tu le veux bien, le sens du mot ombre. CHRISTIAN. — Les érudits appellent ombres les parasites, non invités personnellement, qui accompagnent un invité à un banquet⁴⁰. PIERRE. — Des ombres de cette sorte, tu peux en amener autant que tu veux (folio g¹ r⁰-v^o). »

36. Voir ÉRASME, *Adages*, L. B., t. II, col. 298 C-E : l'humaniste cite JUVÉNAL, *Satires*, 8, 126 : « Credite me vobis folium recitare Sybillae », c'est-à-dire, commente-t-il, « une chose indubitable, incontestable ». La Sybille écrivait ses oracles sur des feuilles de palmier, cf VIRGILE, *Énéide*, III, 444 et VI, 74-75.

37. E. 424, folio d² v^o (p. 29).

38. ALLEN, *Opus*, t. IV, p. 167 (ep. 1061, l. 330 et sv.).

39. W. K. FERGUSON, *Erasmii opuscula*, p. 289, l. 1314-1316.

40. Sur cette expression, employée par HORACE, *Satires*, II, 8, 22 et *Epitres*, I, 5, 28, voir ÉRASME, *Adages*, L. B., t. II, col. 29 C - 30 B.

V) On sait que les éditions subreptices se terminaient par un banquet, dont les convives nous proposaient diverses formules de conversation familière à utiliser pendant un repas. Il en va de même en 1522. Mais Érasme a cette fois le souci d'étoffer le texte de ce qu'il appellera bientôt le *Convivium profanum* et qu'il rattache, nous le verrons, à la tradition platonicienne. Ce « Banquet profane » ne sera pourtant jamais dissocié des formules qui le précèdent et le prolongent. Il commence sans doute avec l'ordre que donne le maître de maison, Christian, à son jeune valet Pierre, d'aller querir Augustin, son invité⁴¹. Ce dernier, en effet, a accepté de partager le repas de son ami, à condition que celui-ci ne se mette pas en frais pour lui : « Je t'invite à un repas pythagoricien, déclare Christian en octobre-décembre 1519⁴², ou peut-être plus frugal encore. » Et Augustin de lui répliquer : « Mieux que cela, à une table digne de celle de Diogène, si tu veux me faire plaisir. » En mars 1522, Christian donne le ton de ce banquet : « Je t'accueillerai certainement à un banquet platonicien, où il y aura beaucoup de fables littéraires, très peu de nourriture, mais dont le plaisir se prolongera même jusqu'au lendemain. Du reste, l'invité traité avec largesse passe peut-être une très agréable journée mais, le lendemain, sa tête le fait souffrir et son estomac est dérangé. Celui qui dinait chez Platon tirait un premier plaisir d'une réception simple et de fables philosophiques, et un second plaisir, le lendemain, parce qu'il ne souffrait ni de maux de tête, ni d'indigestion. Ainsi, il passait même un agréable moment au déjeuner, grâce à l'assaisonnement du repas de la veille (folio g⁵ r^o). »

Mais Christian a mis les petits plats dans les grands, ce qui faisait dire à Augustin, dans les éditions subreptices : « A quoi rime toute cette pompe ? Pourquoi tant de mets ? Estimes-tu que je suis un loup ? Est-ce que je te paraîs être un loup ? Me considères-tu comme un vautour⁴³ ? » En mars 1522 Christian rétorquera : « Pas comme un vautour, mais cependant pas comme une cigale, pouvant se nourrir de rosée⁴⁴. Il n'y a aucun luxe. Le raffinement m'a toujours plu. Je déteste la lésinerie. Ni Diogène, ni Apitius ne me plaisent. Il vaut mieux qu'il y ait trop que pas assez. Si on ne présente rien d'autre que des pois chiches, et si la fumée, tombée par hasard dans la casserole, a assaisonné les légumes, que mangera-t-on ? Tous les hommes n'ont pas les mêmes goûts. C'est la raison pour laquelle une

41. E. 441, folio g⁵ v^o : « Heus Petre, accerce ad coenam Augustinum, qui mihi hodie, ut scis, coenam condixit. »

42. E. 424, folio d² r^o.

43. E. 424, folio d³ r^o.

44. Voir ÉRASME, *Adages*, L. B., t. II, col. 1028 A-B : *Rore pascitur*. Érasme renvoie à PLINE, *Histoire naturelle*, XI, 93-4 ; THÉOCRITE, 4, 16 et VIRGILE, *Bucoliques*, V, 76-78.

variété de bon aloi me plaît. AUGUSTIN. — Ne crains-tu pas les lois somptuaires ? CHRISTIAN. — Bien au contraire, j'ai péché souvent en sens opposé. Je n'ai nul besoin de la *lex Fannia*⁴⁵. La pauvreté elle-même m'enseigne suffisamment la frugalité (folio g⁶ r^o). »

Au moment des ablutions, les invités se font des politesses : « A quoi rime cette urbanité ? » s'exclamait Christian en 1519⁴⁶. Il ajoute cette fois : « Laissons aux bonnes femmes ces manières déplacées, qui sont maintenant méprisées même par les courtisans, qui en sont pourtant à l'origine. Que trois ou quatre d'entre vous se lavent les mains en même temps. Ne perdons pas notre temps en extravagances de ce genre. Je ne désigne sa place à personne. Que chacun s'installe où il veut. Celui qui aime le feu aura toutes ses aises ici ; celui que gêne la lumière choisira ce coin ; que celui qui aime la vue prenne place à cet endroit. Je vous en prie, nous avons assez tardé. Asseyez-vous. Moi qui suis chez moi, je dineraï debout si cela me chante ou en me promenant. Qu'attendez-vous ? Pendant ce temps, le repas se refroidit (folio g⁶ v^o). »

Quand il s'agit de choisir entre un vin rouge et un vin blanc, Érasme note : « Certaines personnes, parmi les plus savantes en gastronomie, disent que l'on ne peut accorder ses faveurs à un vin, s'il ne plaît à quatre organes des sens : aux yeux par sa couleur, au nez par son fumet, au palais par sa saveur, aux oreilles par sa réputation et son nom. AUGUSTIN. — Cela est ridicule : qu'ajoute la réputation d'un vin au plaisir de le boire ? CHRISTIAN. — Cela a tellement d'importance que de nombreuses personnes, qui ont pourtant du goût, accorderaient avec assurance leurs suffrages à un cru du vignoble louvaniste, s'ils croyaient qu'il s'agit d'un vin de Beaune⁴⁷ (folios g⁷ v^o - g⁸ r^o). »

Érasme polit donc maintenant un texte, dont il n'a jusqu'ici corrigé que les fautes de grammaire ; il l'enrichit de répliques amusantes, de remarques intéressantes. Il allonge certains passages afin de leur faire perdre leur caractère trop formulaire ; il explique les allusions tronquées que Caminade et Rhenanus n'avaient pas jugé bon d'éclairer. Ainsi cette allusion au philosophe Chrysippe et à sa servante Melissa⁴⁸. En mars 1522, Érasme prend la peine de nous l'expliquer : « On raconte, dit-il, que Chrysippe était à ce point

45. Sur cette loi et sur d'autres lois somptuaires, voir AULU-GELLE, *Nuits attiques*, II, 24 et MACROBE, *Saturnales*, III, 17.

46. E. 424, folio d³ v^o.

47. Le vin de Beaune était le vin préféré d'Érasme, cfr F. BIERLAIRE, *La famille d'Érasme*, p. 40, Paris, 1968.

48. E. 424, folio d⁴ v^o.

absorbé par ses arguties logiques, qu'il serait mort de faim à table, si sa servante Melissa ne lui avait mis la nourriture en bouche⁴⁹ (folio g⁸ r^o). » Bref, Érasme paraît décidé à faire de ce repas un véritable « banquet », qui s'ouvre d'ailleurs par le *Benedicite* (folio g⁷ r^o) et se termine par une action de grâces récitée en latin et en grec par un jeune valet (folio i⁴ v^o). Mais, ici aussi, le souci pédagogique reste constant, puisque le texte de ces deux prières est publié parmi les *Precationes aliquot quibus adolescentes adsuescant cum Deo colloqui*⁵⁰.

L'humaniste veut donc fournir à ses lecteurs non seulement le vocabulaire latin leur permettant de parler entre eux, mais aussi celui qui les aidera à s'adresser à Dieu. Et comme il ne va pas cette fois laisser passer l'occasion qui lui est offerte par Christian de s'en prendre aux constitutions de l'Église concernant le jeûne et le choix des aliments, il va leur apprendre aussi ce qu'il appelle les rudiments de la piété. Puis il jettera les bases du *Convivium religiosum*, dont il nous décrit les préparatifs. L'histoire des *Colloques*, que l'on pourrait intituler : « De la conversation latine à la piété chrétienne » ne fait que commencer ...

Liège, janvier 1969.

Franz BIERLAIRE

49. Érasme s'inspire sans doute de VALÈRE-MAXIME, VIII, 7, qui raconte la même histoire à propos de Carnéade, rival de Chrysippe, et de son épouse Melissa.

50. *L. B.*, t. V, col. 1210 B-D.

